

Suite à sa conférence, nous avons pu interviewer Faouzia Charfi à propos de son parcours et de ses engagements dans l'entretien retranscrit ci-dessous.

**Université Paul-Valéry :** Nous allons commencer, si vous le voulez bien, par revenir sur votre jeunesse et vos études. L'accès aux études scientifiques dans votre pays, pour une fille, n'a pas dû être évident. Comment l'avez-vous vécu et comment cela a-t-il influencé votre parcours par la suite ?

**Faouzia Charfi :** J'ai choisi de faire des études scientifiques car je vivais déjà dans un cadre familial proche de la science puisque j'avais un oncle maternel chercheur en France à l'institut Pasteur en biologie et que mon père était lui-même pharmacien biologiste. Lorsqu'il a perçu mon intérêt pour la science, il m'a poussée à faire des études dans ce domaine et m'a encouragée à choisir une autre voie que la pharmacie car apprendre lui semblait insuffisant, il voulait que je comprenne. J'aimais la science et les mathématiques mais mon père m'a beaucoup aidée car il n'a pas discuté le fait qu'une fille puisse faire des études scientifiques. Il percevait la science comme l'avenir et la modernité du pays et ne voulait pas en restreindre l'accès même si les mœurs étaient différentes à l'époque puisque j'ai eu mon bac en 1959. Je suis ensuite arrivée en France pour mes études, à La Sorbonne, et il y avait peu de contacts entre étudiants. Je me suis sentie un peu « en dehors » car c'était la période de la guerre d'Algérie et la différence entre Nord-Africains et Français était alors marquée. Le contexte était assez défavorable aux gens issus du Maghreb. Cependant, je n'ai pas regretté mon choix car j'étais attirée par la France, par Paris, mais je n'ai pas découvert tout de suite les Parisiens. Ce n'est qu'après que je me suis fait des amis. Aujourd'hui, j'ai d'ailleurs beaucoup de connaissances en France et la question ne se pose plus. A l'époque, ce n'est pas que les étudiants me rejetaient mais ce n'était peut-être pas dans les habitudes qu'il y ait des échanges entre étudiants de différentes nationalités. Qui plus est, j'habitais dans un foyer et, en dehors des cours, j'avais peu d'occasions de connaître du monde. C'est vrai qu'il y avait peu de filles en science mais je ne me suis jamais posé la question d'être dans un milieu masculin. J'ai commencé à travailler en 1964 et j'étais la seule enseignante tunisienne en physique même si j'avais une collègue française. Je ne travaillais presque qu'avec des hommes mais je n'ai jamais cherché à m'interroger sur cette situation qui n'était pas très normale. Cependant, à la fin des années 1970, j'enseignais les travaux pratiques à un groupe d'étudiants islamistes qui ne voulaient pas me regarder. C'est là que j'ai pris conscience que j'étais une femme dans un milieu d'hommes. Ils restaient à distance et j'ai dû leur faire oublier que j'étais une femme, je n'avais pas d'autre choix. Je ne voulais pas de confrontation mais je voulais réussir mon travail d'enseignante. J'ai finalement réussi mais ça m'a marqué, ça a été vraiment difficile. C'est là que j'ai réalisé que ce milieu masculin dans lequel j'évoluais pouvait m'être hostile.

**UPV :** Votre famille vous a donné le goût de la science, mais avez-vous d'autres références que familiales ? Des références philosophiques peut-être ?

**FC :** Les études scientifiques sont assez spécialisées malgré tout. Je n'ai pas fait beaucoup de philo l'année du bac, c'était plus de la métaphysique. Par contre, quand j'étais adolescente,

ce qui me passionnait c'était la peinture et l'art, et cela m'est resté après. J'ai découvert cela par hasard, alors que je devais avoir 12-13 ans. Mon grand-père m'avait emmenée me promener et me dit : « Tiens, je vais t'offrir quelque chose ». On passe devant une librairie, et je lui dis : « Tu veux m'acheter un livre ? », il me dit : « Oui, avec plaisir ». On entre. Il y avait un livre de la collection Skira sur les peintures du XVIIIe siècle. Je lui dis : « Voilà, si tu veux me faire plaisir, achète-moi ce livre que j'ai toujours voulu ». Je l'ai toujours chez moi, il m'a toujours accompagnée, même quand j'étais étudiante à Paris. En fait, cela a été pour moi, intellectuellement, extrêmement important de découvrir la peinture et tout ce qu'elle pouvait nous faire découvrir sur les sociétés, sur l'Histoire, et même sur la nature. Pour moi qui ai toujours été très attirée par la nature, on avait un jardin, je voyais dans ces peintures du XVIIIe siècle, ces arbres immenses qui donnaient de l'ombre. Les oliviers, c'est magnifique, les palmiers c'est magnifique, mais on ne s'assied pas sous un palmier pour avoir de l'ombre. Bien sûr, il y avait mes lectures des grands classiques, mais vous voyez la peinture m'a plus marquée. C'est tout un monde que je découvrais, qui n'était pas le monde tunisien, puisqu'à l'époque à Sfax il n'y avait pas d'expositions de peinture, la peinture est arrivée plus tard, et donc je vivais un peu avec cette fascination d'un monde qui n'était pas le mien, mais que j'ai découvert après avec les voyages.

**UPV** : J'ai entendu dans une interview que vous étiez intéressée par la peinture de Watteau. Comment êtes-vous entrée en contact avec la peinture ?

**FC** : Oui, c'est très fort chez moi, et je pense que si je n'avais pas été entraînée par mon père vers les études scientifiques, peut-être que j'aurais été intéressée par l'art, cela me plaît beaucoup et je m'intéresse beaucoup aux artistes, à tout ce qui se fait, j'ai beaucoup de sensibilité pour cela. Quand je suis dans une grande ville européenne, je ne peux pas ignorer le musée du Prado, ou le musée du Louvre, par exemple quand je venais à Paris pour des séjours scientifiques. Le Louvre, on peut y aller en fin d'après-midi, juste la dernière heure, il n'y a pas de queue et on choisit ce qu'on veut revoir. J'ai senti toute jeune cette frustration de considérer que l'on s'est privé de la peinture, de cet art de la représentation. Les miniatures ont toujours existé en Perse, mais dans le monde arabe c'est arrivé bien après, assez tardivement.

**UPV** : Pour vous, la peinture a été un domaine de savoir complémentaire à la science ?

**FC** : Oui, tout à fait, la peinture a été pour moi l'occasion de découvrir des sociétés différentes, la découverte aussi de l'évolution de la peinture, et la manière dont on s'est libéré du religieux. C'est un regard tout à fait différent. La littérature peut apporter beaucoup, chacun a sa sensibilité, mais aujourd'hui pour certains artistes il y a davantage l'envie de s'exprimer à travers la peinture, c'est nouveau en Tunisie. La calligraphie c'est très beau mais cela n'a rien à voir, c'est une structure 2D alors que la peinture cela peut être la vie, et puis il y a aussi ce regard que l'on peut porter sur la lumière. Je suis vraiment très attirée par l'art, et jusqu'à maintenant cela me remplit beaucoup.

**UPV** : On va encore s'attarder un peu sur votre jeunesse puisque vous avez été militante quand vous étiez assez jeune, puis vous êtes entrée au gouvernement post-Ben Ali, mais pendant très peu de temps, pendant deux ou trois mois. Selon vous, est-il plus facile

d'intervenir sur la question des sciences et de la religion en étant militante avec une forme d'anonymat ou au sein d'un gouvernement ?

**FC :** Je pense que c'est possible dans les deux cas. On peut faire des choses dans les deux je pense. Je vais rapidement traiter la question du gouvernement. Je n'y suis pas restée longtemps, janvier, février et je suis partie en mars mais j'ai beaucoup travaillé pendant ces deux mois. Je pense qu'effectivement, quand on a une vision claire et qu'on a du pouvoir, on peut faire beaucoup de choses. C'est important, parce que certains considèrent que ce n'est pas le rôle de l'intellectuel d'agir en politique, peut-être que certains n'ont pas envie de le faire mais je pense que si on a envie de le faire, c'est autant important pour le pays d'avoir déjà un regard sur les choses, mais aussi de connaître de quoi il s'agit. L'enseignement supérieur, j'ai vécu dedans comme si c'était chez moi, cela m'a habitée, toute cette activité professionnelle, ce contact avec les étudiants ... Alors, c'est vrai que le fait d'avoir été militante vous fait, à mon avis, exercer le pouvoir autrement. On devient militant naturellement, selon les circonstances et puis, après, c'est à titre personnel, comment on voit, est-ce qu'on le voit comme quelque chose qui est de l'ordre de l'obligation ou bien qu'on a choisi, en tout cas moi cela a été mon cas, moi j'ai choisi d'enseigner parce que j'avais envie de contribuer à la formation des jeunes et pour moi cela faisait partie de mon militantisme. J'ai connu beaucoup d'étudiants qui venaient me voir ou avec qui je discutais, sans chercher à les détourner politiquement. Je pense que c'est une chance d'avoir cet engagement personnel, peut-être que tout le monde ne l'a pas ou ne peut pas l'avoir. Qu'est-ce qui fait qu'on l'a ou pas ? Je pense qu'il y a un peu l'éducation mais surtout les circonstances.

En effet, j'ai vécu tout d'abord l'indépendance de mon pays, puis le protectorat aussi, parfois vraiment douloureusement, mais après, plutôt que de pleurer sur les rapports entre la Tunisie et l'ex-pays qui nous a colonisé, j'ai préféré prendre de ce pays ce qu'il pouvait m'offrir et beaucoup de choses se sont présentées à moi. J'en ai profité, et c'est vrai que mon militantisme s'est aussi nourri de ce qu'est un pays comme la France qui est un pays où la liberté est quelque chose qui est inscrit dans l'esprit des Français, même si aujourd'hui certains ne veulent pas en parler aussi facilement. Mais ma première année à Paris, j'arrivais de Sfax, j'ai découvert une ville magnifique mais aussi tellement de choses qui s'offraient à moi, sur le plan culturel et même au niveau des rencontres, pas lors de ma première année, mais à partir de ma deuxième, troisième année. A ce moment-là c'était peut-être plus avec des étudiants étrangers que des étudiants français mais c'était les circonstances. Il y avait un restaurant boulevard saint Michel, l'AEMNA (association des étudiants musulmans Nord-Africains) [y avait son siège], et là on se rend compte qu'il faut des lieux, où se construit notre personnalité. Là, j'ai rencontré d'autres Tunisiens, c'est dans ce cadre-là que j'ai rencontré mon mari ; et j'ai vraiment découvert les Tunisiens car quand j'étais à Sfax, je ne sortais pas beaucoup, je ne connaissais que la famille, il fallait veiller sur les filles, je faisais du sport, mais je n'avais pas une vie sociale. Donc, j'ai vraiment découvert ces étudiants, chacun avec sa personnalité puis c'était la guerre d'Algérie, on voulait construire le Maghreb J'ai découvert des Algériens, des Marocains et après j'ai habité un foyer d'étudiantes marocaines, il y avait aussi des étudiantes algériennes, c'est ça qui m'a aussi sensibilisée sur les questions politiques. La Tunisie était indépendante, l'Algérie l'a été quand j'étais en France et quand on se retrouvait, on discutait politique c'était clair. Mais ce qui était frappant, c'est qu'on ne discutait pas du tout religion. Moi, j'étais pratiquante à cette époque-là, j'étais une exception on va dire, je faisais le ramadan et mes prières, donc pour

les filles j'étais une sorte, un peu d'extraterrestre (rire) parce que ça n'était pas à la « mode » à l'époque et j'avais envie de vivre ça depuis toute jeune. Mais vous voyez ça, c'était en dehors de nos discussions, parce que même les filles qui ont découvert que je faisais mes prières, elles ne cherchaient pas à savoir ce qui m'avait amené à ça. Par contre, il y avait la question maghrébine, la question du développement qui se posait et puis surtout très vite pour nous, Tunisiens, il y avait la question de la liberté d'expression, etc ... Et, dès le début des années soixante, le régime tunisien d'Habib Bourguiba mettait en place un culte de la personnalité, et moi en tant qu'étudiante à Paris, au sein du syndicat de l'époque, on a été un certain nombre à ne pas être en accord avec le parti dominant. Les élections, c'était une bataille, il y avait des urnes qui étaient volées parce qu'on savait que le résultat était en notre faveur, contre les gens du régime... Donc quand on vit ça, qu'on est très jeune, à peine 20 ans, ça marque et on se dit qu'on ne peut pas rester indifférent à ces questions politiques. Donc je suis « entrée en politique » durant ces années-là, à Paris, c'est dans le cadre de cette sensibilisation à la politique que j'ai connu mon mari et puis ça a continué toute notre vie mais ça donne aussi un sens à ce qu'on fait.

**UPV** : Et puis, il y avait aussi tout un panarabisme à l'époque.

**FC** : Ah non, nous pas du tout, justement, nous on était modernistes, pour la liberté, et on se sentait vraiment maghrébins pas du tout pro-arabes, on pouvait avoir des copains égyptiens, irakiens, ou iraniens mais vraiment on se sentait maghrébins, et aujourd'hui encore d'ailleurs, je regrette que le Maghreb ne se soit pas construit et je ne désespère pas. Je ne me suis jamais sentie différente, même si d'une ville à l'autre on remarque des différences, pour moi être avec des algériens ou des marocains c'est de l'ordre du fraternel, et le Maghreb a vraiment une signification pour nous. La Tunisie a moins gardé son « identité » même si je n'aime pas ce mot, que la Kabylie en Algérie : son côté berbère est moins présent, mais il existe. Il y a quelques villages, quelques personnes qui se déclarent berbères, bien que ce soit beaucoup plus fort en Algérie, mais la différence ne nous a pas éloignés. Mais je pense que l'on a une lecture de notre Histoire, de notre passé colonial, l'Algérie plus douloureusement que la Tunisie et le Maroc qui n'ont été que protectorats. On était ensemble, pas dans une attitude négative vis-à-vis de l'ancien colonisateur, mais plus dans une optique de se dire maintenant « on est indépendant, rien ne nous empêche d'être ensemble et de construire notre avenir ensemble ». Cela ne s'est pas fait malheureusement, et pense que cela ne va pas se faire de si tôt, surtout si on regarde du côté des régimes autoritaires, avec par exemple la grande Algérie de Boumédiène, cela a cassé l'envie d'union ainsi que la question du Sahara occidental qui est cruciale, qui était une question taboue. Récemment, Kamel Daoud a publié une chronique qui fait suite à son « Je suis Tunisien », qui est « Je suis Marocain », et peu de temps après il a été attaqué par des gens en Algérie qui ne comprenaient pas comment il osait dire cela alors qu'il est algérien. Cela est très révélateur car c'est terrible de voir que quelqu'un qui se revendique marocain comme tunisien, qui revendique son attachement au Maghreb, son envie d'union maghrébine soit attaqué comme cela. Et ce militantisme que nous avons, qui était très fort, continue chez certains aujourd'hui, c'est une idée qui a encore un sens chez des gens beaucoup plus jeunes que moi.

**UPV** : Durant votre conférence, vous avez évoqué l'impact qu'a eu le discours religieux sur l'enseignement de la science, et justement nous aimerions savoir, quels seraient pour vous, les moyens pour lutter contre cet impact, qui se fait aujourd'hui de plus en plus croissant ?

**FC** : J'ai terminé ma conférence en parlant de l'éducation. Et je crois justement, qu'il faut porter toute son attention sur l'éducation. Et quand je parle d'éducation, la question est de savoir comment on enseigne l'histoire à nos enfants, la science aussi. Je pense qu'à travers l'éducation on peut aborder énormément de questions. Même l'enseignement des langues, par exemple lorsque l'on vous propose un qualificatif, ou qu'on vous propose les noms d'un côté, les adjectifs de l'autre, eh bien suivant les professeurs, il peut y avoir une variation qui est révélatrice d'une certaine vision de la société, ou d'une autre. Mon mari prend l'exemple d'une phrase qui revient souvent durant des exercices : "j'ai tiré 2 balles, mon voisin en a tiré 3, combien de balles ont été tirées au total ?" C'est différent que de dire : "j'ai cueilli 2 fleurs, mon voisin 3, combien de fleurs ont été cueillies ?" On se rend compte alors qu'une certaine forme de violence peut se propager sur le terrain, à travers des cours considérés comme anodins et cela peut être particulièrement violent pour nos enfants. J'ai parlé de l'Histoire tout à l'heure et en cela, c'est vraiment fondamental : l'Histoire de notre pays, de nos pays, et l'Histoire du monde. Il y a également une notion à laquelle je suis très sensible : c'est la notion de différence. Moi, je dis non à la différence, mais oui à la diversité. Parce qu'à partir du moment où l'on va me dire qu'un homme et une femme sont différents, on va imposer une différence, on oriente une différence. Sur la question des droits j'exige qu'il n'y ait pas de différence parce que les uns ou les autres, il y a égalité entre tous et toutes. En soi, le principe d'égalité est antinomique avec le fait d'introduire une différence. Par contre, il y a des spécificités culturelles, mais néanmoins cela ne doit pas toucher à la question des droits, car pour moi, s'il y a bien une chose essentielle, c'est le fait que les femmes sont à égalité avec les hommes, et il faut reconnaître le droit des femmes et c'est un fait universel. Par exemple, il m'est arrivé que des étudiants me disent "les occidentaux sont différents, ils n'ont pas de morale" je pense qu'il faut faire très attention à cela et qu'il ne faut pas accepter ce discours qui va focaliser sur l'autre et le diaboliser. Je pense que ce qui est très important, au niveau de l'école, c'est le fait de donner une idée de ce qu'est le monde, avec toute son histoire, qui n'est pas simple à développer, avec l'évolution des sociétés. Mais aussi, il y a un point fondamental : le respect de l'autre et la place du citoyen. Par exemple, après la révolution de 2011, l'UNESCO a établi des travaux en Tunisie, qui ont amené à se poser la question suivante : comment introduire la notion de citoyenneté chez les enfants à l'école ? Et je pense, que tout ce travail est important car ce n'est pas facile de parler de citoyenneté, moi je suis professeur et j'ai besoin de support, d'aide de personnes qui ont réfléchi à cette question en amont. Toutes ces disciplines peuvent être détournées. Et la question de l'éducation est certes une question fondamentale, néanmoins elle est complexe. Car c'est à l'école, au lycée, ou bien à l'université qu'on peut montrer aux enfants la culture, la créativité. La seule voie essentielle, c'est de travailler sur la question de l'éducation car c'est tout l'enjeu du pays qui est alors en jeu. Il y a, après, toute une question sur le vivre ensemble et personnellement, il y a quelque chose que j'aime beaucoup, et c'est justement ce qu'on est en train de faire ici, maintenant avec vous, étudiants ,et votre professeur, c'est

le partage. L'enseignant doit réaliser l'importance de son travail car cela permettrait d'être plus optimiste.

**UPV :** Nous aurions une question par rapport à vos livres. Ils sont publiés dans des éditions françaises en langue française. Existent-ils aussi en langue arabe et s'ils sont reçus dans votre pays, comment le sont-ils ?

**FC :** C'est une bonne question. Je publie en France car il y a plus de possibilités d'être lue. La Tunisie est un petit pays et il y a objectivement peu de lecteurs. Ainsi, je peux tout de même faire connaître mon point de vue, mon analyse et mes idées au niveau d'un public plus large. Pour *La Science voilée*, un éditeur tunisien a acheté les droits pour en faciliter l'accès dans mon pays et réduire le coût. Quant au deuxième livre, il n'y a pas encore d'éditeur mais l'ouvrage n'a été publié qu'il y a un an donc c'est encore récent. J'aimerais bien qu'ils soient traduits en arabe mais je n'ai pas trouvé de traducteur. Je ne sais moi-même pas écrire en arabe. Si une telle traduction existait, le public tunisien serait plus large car maintenant les tunisiens sont plus imprégnés de la langue arabe que du français. Il y a actuellement un problème de l'enseignement des langues étrangères en Tunisie.

**UPV :** Comment votre discours est reçu par des personnes fortement croyantes ?

**FC :** J'ai autour de moi des gens fortement croyants. Moi-même, je ne rejette pas l'islam. Je parle de l'intérieur de l'islam. Les personnes fortement croyantes ne sont pas d'accord sur tout mais sont d'accord sur l'essentiel car elles sont contre l'islam politique. Même des personnes traditionnelles apprécient beaucoup ce que j'écris. Ils sont pour le renouveau scientifique du pays, pour le renouveau de la pensée, pour la liberté de la pensée même si, peut-être, sur certaines questions, ils sont plus attachés à certaines pratiques religieuses. Je comprends tout à fait ce point de vue. Mais ça reste individuel, ça ne gêne personne. Quand je faisais le Ramadan à Paris dans mon foyer, je n'embêtais personne pour dire « je suis fatiguée, je n'ai pas mangé depuis quatre heures du matin ». On peut être attiré par le religieux, ça ne gêne pas. C'est un côté fort en nous-même, mais ça ne touche pas nos relations avec l'autre. Autour de moi, beaucoup de personnes très croyantes refusent la Charia : la seule référence dans la religion musulmane est le texte coranique. Tout ce que les Hommes ont pu construire après est discutable. Je vais peut-être plus loin que la majorité des gens, dans le sens où je pense qu'il faut avoir une lecture du Coran contextualisée, il faut tenir compte du fait qu'il a été révélé au VII<sup>ème</sup> siècle. Par exemple, l'islam reconnaît à la femme le droit d'être héritière même si tout le monde n'était pas d'accord sur l'égalité de cet héritage. Tous les musulmans n'ont pas cette liberté de contextualiser, tout comme certains chrétiens ne l'ont pas.

Propos recueillis par Rachel Bernadas, Elsa Desvallées, Marie Jaën, Valentin Cazaudebat.